

**LOTTE ET SØREN
HAMMER**

**Le cercle
des cœurs
solitaires**

**roman traduit du danois
par Michèle Lamothe Nielsen**

actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Fusillade dans une école de Copenhague. Un collégien a tiré sur ses professeurs, tuant deux d’entre eux, et séquestré les élèves de sa classe, avant d’être abattu par la police. À peine relevé d’un accident cardiovasculaire, l’inspecteur Konrad Simonsen imaginait une reprise un peu plus en douceur... Du côté de sa jeune collègue, Pauline Berg, ce n’est pas la grande forme non plus : pas vraiment remise de l’affaire précédente, où elle a failli laisser la vie, elle pique des crises d’angoisse à répétition et carbure aux anxiolytiques.

Soucieuse de le ménager, sa hiérarchie met Simonsen sur une autre affaire, *a priori* banale : le décès d’un postier, quelques mois plus tôt, des suites d’une chute dans un escalier. Le dossier vient d’être rouvert : apparemment, on l’aurait aidé à tomber. Le téléphone portable de ce dernier révèle d’abord un lien avec l’un des professeurs tués. Un malheur ne venant jamais seul, Simonsen découvre bientôt un étrange mausolée dans le grenier du postier : des photos en noir et blanc d’une même jeune fille qu’un jeu de miroirs reproduit à l’infini. En fouillant dans les archives, Simonsen exhume bientôt la disparition jamais élucidée d’une adolescente à la fin des années 1960. Adieu les horaires aménagés.

Dans cette troisième enquête, Simonsen est rattrapé par le passé. Ébranlé par la maladie, il revient sur sa jeunesse et ses premières années dans la police, quand les gens de son âge et la femme qu’il aimait étaient de l’autre côté des barricades. Avec la froideur et la minutie des enquêteurs, Lotte et Søren Hammer explorent la fêlure d’un homme et les illusions perdues d’une génération dans un polar crépusculaire.

LOTTE ET SØREN HAMMER

Lotte et Søren Hammer sont frère et sœur. Après Morte la bête (Actes Sud, 2011) et Le Prix à payer (Actes Sud, 2012), Le Cercle des cœurs solitaires est le troisième volet des enquêtes de Konrad Simonsen et de son équipe.

DU MÊME AUTEUR

MORTE LA BÊTE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 60.

LE PRIX À PAYER, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 98.

Chansons :

p. 67 : *Dona Dona*, © Arthur Keess et Teddi Schwartz, 1955

p. 276-277 : *I Dreamed I Saw Joe Hill Last Night*, © Alfred Hayes, 1925

p. 428-429 : *You'll Never Walk Alone*, © Richard Rodgers et Oscar Hammerstein, 1945

Titre original :

Ensomme hjerters klub

Éditeur original :

Gyldendal, Copenhague

© Liselotte Hammer Jakobsen & Søren Hammer Jacobsen / Gyldendal, 2011

Publié avec l'accord de The Gyldendal Group Agency

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-05555-4

LOTTE ET SØREN HAMMER

Le cercle
des cœurs solitaires

roman traduit du danois
par Michèle Lamothe Nielsen

ACTES SUD

*À Merete Borre
... une femme charmante et une éditrice
éblouissante.*

Mercredi 13 août, sur la place de la préfecture de police. Ciel gris, vent chaud et humide. À Copenhague, la nuit avait été calme : à peine quelques rixes dans des bars du centre, une attaque au couteau n'occasionnant que de légères blessures, un couple d'ivrognes contraint de dormir derrière les barreaux, une prostituée droguée succombant à une overdose... rien donc que de très normal pour les forces de l'ordre. À l'aube, cependant, un conducteur ivre avait dans une folle échappée à travers la ville réussi à semer les deux fourgons de police qui le poursuivaient. Roulant sur Sydhavnsgade, il avait soudain tourné à gauche dans Sluseholm, puis à droite dans Stigbordene. Jetant un regard triomphant, mais distrait, dans le rétroviseur, il avait alors appuyé à fond sur l'accélérateur et précipité sa voiture dans le port. Tout le monde espérait, sans y croire vraiment, qu'il avait eu le temps de s'extirper de sa voiture et de rejoindre la rive. Les plongeurs avaient commencé leurs recherches, et l'on imaginait bien qu'elles seraient laborieuses, tant le courant était fort à cet endroit.

Devant la préfecture de police, un garçon obèse traversa la place. Avant de s'engager dans le passage piéton, il avait prudemment regardé à droite, puis à gauche. Il avançait à pas lents, déplaçant péniblement son corps lourd et encombrant. Arrivé sur le trottoir, il marqua un temps d'arrêt, essuya ses joues et son front avec un mouchoir tiré de la poche de son pantalon et poursuivit son chemin sur Niels Brocks Gade. Ses pieds le faisaient déjà souffrir, et pourtant son supplice n'était pas terminé, car le collègue était encore loin. En le croisant, quelques

rare passants lui jetaient à la hâte un regard inquiet et compatissant, puis reprenaient leur marche à pas pressés. La plupart l'ignoraient.

L'adolescent avait un visage pâle et inexpressif, et les vêtements dont il était affublé n'arrangeaient rien à l'impression de tristesse qui se dégageait de lui. Ses parents avaient pourtant les moyens, mais s'il portait un jean baggy délavé, un blouson beige et des baskets blanches usées, sans doute achetées en soldes au supermarché du coin, ce n'était pas en signe de protestation. C'était juste sa manière d'être. Il avait une main posée sur la fermeture éclair à moitié baissée de son blouson, comme s'il avait eu le bras cassé... Le temps était chaud et orageux et il dégoulinait de sueur. Quant à son blouson doublé, il semblait superflu et pourtant, il avait une raison d'être, car il s'y cachait une mitraille.

Il était huit heures seize précises, ce mercredi matin.

Si l'inspecteur Konrad Simonsen s'était levé de son siège et avait regardé par la fenêtre à ce moment-là, il aurait vu passer l'adolescent. Il n'en fit rien cependant, car il était en train d'observer la préfète de police, en grande conversation au téléphone. Mme la préfète était connue pour son goût douteux et ses tenues souvent extravagantes. Celle qu'elle portait aujourd'hui ne faisait pas exception à la règle. Voyant sa veste à carreaux bleus et verts et son pantalon rayé assorti, Simonsen se dit qu'il ne lui manquait plus qu'une écharpe en renard pour atteindre le comble du ridicule.

C'était son premier jour de travail après une interruption de huit semaines. En arrivant à son bureau, il s'était senti nerveux, mais l'impression s'était vite dissipée. D'un air agité, il jeta un coup d'œil à la photo de la reine accrochée au mur derrière la préfète et tenta de maîtriser son agacement. Esquissant une grimace à destination de Sa Majesté, comme s'il avait voulu en faire sa complice, il posa de nouveau le regard sur le dossier placé sur le bureau devant lui. Un dossier qui semblait bien maigre.

La préfète termina enfin sa conversation, lui adressa un sourire chaleureux – convenu ou sincère, nul ne le savait – puis

énuméra les noms des collègues qui l'avaient contactée pour prendre de ses nouvelles en son absence.

— Certains m'ont même appelée chez moi.

— En effet, c'est incroyable.

— Absolument. Cela n'a pourtant pas l'air de vous toucher beaucoup. Vous devriez vous réjouir de voir que vos collègues s'intéressent à vous.

Il dut bien reconnaître qu'elle avait raison et lui exprima sa satisfaction.

— Je n'ai pas voulu modifier votre statut, poursuivit-elle. Vous continuerez donc d'assurer la direction de la brigade criminelle. Néanmoins, *de facto*, c'est Arne Petersen qui va...

— Arne *Pedersen*. Il s'appelle Pedersen, pas Petersen.

Arne Pedersen était l'un des proches collaborateurs de Konrad Simonsen. Pas loin de la quarantaine, l'homme était reconnu pour sa compétence et son esprit aiguisé. Tous voyaient d'ailleurs en lui le successeur potentiel de Konrad Simonsen. C'est aussi pourquoi il avait assuré l'intérim au cours des deux derniers mois.

— Excusez-moi, j'y veillerai. Bref, je disais qu'Arne va continuer d'assurer la direction sur le terrain, jusqu'à ce que vous soyez suffisamment en forme pour prendre le relais. Je suggère qu'au début, vous ne travailliez que trois ou quatre heures par jour maximum. Cela vous convient ?

Cela lui convenait. Elle répéta sa proposition lentement, en savourant chaque mot et chaque syllabe – *trois ou quatre heures par jour maximum* – et souligna qu'elle avait demandé à ses collaborateurs de lui rapporter tout dépassement d'horaire.

— Et si vous vous sentez fatigué, je vous conseille de rester chez vous. Souvenez-vous que les cimetières sont remplis de gens irremplaçables.

— Oui, je sais. Pourrai-je choisir mes horaires de travail, ou cela est-il aussi de votre ressort ?

Ignorant son trait d'humour, elle lui répondit d'un ton grave :

— Je suggère que vous en décidiez vous-même. Nous verrons ensuite si ça fonctionne.

— Parfait. Est-ce que je peux avoir le dossier ?

Elle ignora sa question.

— On a réaménagé votre bureau pendant votre absence. J'ai fait installer un sofa dans le local d'à côté pour que vous ayez un endroit pour vous reposer.

On voyait à l'expression de son visage combien elle était ravie de lui annoncer cette excellente nouvelle. Il la remercia à nouveau, d'un air gêné, ayant brusquement l'impression d'avoir pris un coup de vieux. La préfète ouvrit enfin le dossier posé devant elle.

— Il ne s'agit pas d'une affaire à proprement parler, précisa-t-elle, le regard fuyant, mais je tiens absolument à ce que ce dossier soit clos dans les règles.

Elle laissa tomber la main sur les documents posés devant elle et lui résuma brièvement l'affaire. Il l'écouta, de plus en plus étonné, et fut bien obligé de reconnaître qu'elle avait raison : le dossier était bien mince.

— Vous voulez dire que la vice-présidente de la commission des affaires juridiques de l'Assemblée s'adresse à vous pour tenter d'influencer le travail de la police? lui demanda-t-il d'un air indigné. On n'a jamais vu ça!

— Je sais que ce n'est pas très réglo, Simon. Mais si vous pouviez auditionner quelques témoins, étudier sommairement le dossier et puis, rédiger un rapport qui...

Devant son hésitation, il termina lui-même la phrase :

— ... que vous pourrez montrer à la vice-présidente!

La préfète acquiesça et ajouta :

— Libre à vous de déléguer une partie du travail. Je ne vais pas me mêler du moindre de vos *faits et gestes*, je veux simplement veiller à ce que vous n'ayez pas trop de travail. Et ma foi, j'ai pensé qu'au début, une telle affaire vous conviendrait bien et vous permettrait de reprendre le travail en douceur.

Se saisissant du dossier, Konrad Simonsen observa :

— Effectivement, on ne peut pas appeler ça une affaire.

À cet instant, la musique qu'il avait entendue près de sept semaines auparavant lorsqu'il s'était réveillé à l'hôpital, ce refrain un peu flou, l'envahit à nouveau. L'angoisse s'empara de lui, immobilisa tout son corps, comme cela lui était arrivé si souvent depuis son opération.

— Qu'est-ce qu'il y a? Vous ne vous sentez pas bien? lui demanda la préfète de police inquiète.

Il fit un effort pour lui répondre :

— Est-ce que vous entendez aussi la musique?

Elle rit de bon cœur, et pendant un instant qui lui parut interminable, il ne sut pas si elle entendait la même chose que lui ou si elle était simplement indulgente quant aux hallucinations d'autrui. Finalement, elle se leva, se dirigea vers le mur et frappa à deux reprises du poing sur la paroi. La musique s'arrêta aussitôt.

— C'est la résonance! Nous avons une nouvelle stagiaire au secrétariat, qui a, vous savez, un de ces petits magnétophones hyper-plats, un iPod, je crois. Elle met des bouchons d'oreilles pour l'écouter, alors quand elle penche la tête vers le mur, ça résonne comme dans un haut-parleur. C'est tout simple!

Il se sentit soulagé, mais épuisé. C'était le cycle classique auquel il était maintenant habitué. D'abord venait l'angoisse, puis une indicible fatigue s'emparait de lui.

— Pourquoi ne lui interdisez-vous pas d'écouter sa musique?

— C'est évidemment ce que j'ai fait. Malheureusement, comment dire... elle a un rapport à l'autorité plutôt... lâche, et...

Konrad Simonsen cessa de l'écouter.

Le garçon à la mitraillette arriva devant le collège de Marmorgade, une petite rue coincée entre le boulevard H. C. Andersen et Vester Voldgade. C'était un bâtiment en briques rouges datant du début du xx^e siècle, construit sur quatre étages et composé de trois ailes. La cour de l'établissement donnait sur la rue et seule une grille la séparait du trottoir. L'entrée principale, située au fond de la cour, était ornée d'un escalier en marbre au style pompeux et d'une lourde porte verte à double battant détonnant avec l'architecture des lieux. Le garçon s'y dirigea à pas lents.

D'une fenêtre de l'aile nord du bâtiment, son professeur le vit arriver. Elle voulait lui parler de ses retards, car il avait eu des problèmes de ponctualité l'année précédente et la situation

ne s'était pas améliorée depuis la rentrée. Elle avait aussi une pile de copies à remettre aux élèves de sa classe, et se dit qu'elle allait lui confier le classeur et que cela lui éviterait d'avoir à monter au troisième – d'une pierre, deux leçons pour ainsi dire. Elle ouvrit donc la fenêtre pour l'appeler, mais fut surprise de voir qu'il ne lui répondait pas, alors qu'il passait juste sous sa fenêtre. Elle soupira en se disant que ça ne lui ressemblait pas, mais décida de ne pas lui en tenir rigueur, car elle savait qu'il n'avait pas une vie facile.

Après maints efforts, le garçon atteignit hors d'haleine le troisième étage. Au lieu d'aller jusqu'à la salle de classe, il s'assit sur un banc pour reprendre son souffle. La pause dura plus longtemps que prévu, car il était fatigué et stressé et il avait besoin de reprendre ses esprits. Il resta ainsi plusieurs minutes, mais lorsque le professeur arriva avec des dossiers sous le bras et lui adressa un sourire entendu, il se décida à entrer dans la classe.

Ses camarades ne lui prêtèrent aucune attention, ni lorsqu'il apparut, ni lorsqu'il passa devant eux pour rejoindre sa place. Il était encore très essoufflé, mais semblait ne pas vouloir s'asseoir. Debout devant sa place, il s'était adossé au mur. Même le professeur auxiliaire, qui conjuguaient des verbes anglais irréguliers au tableau, l'ignora. Il tourna juste la tête, lui adressa un bref regard indifférent, puis reprit sa démonstration. L'adolescent l'observa pendant de longues secondes. Il sentait la haine envahir tout son être. C'est elle qui allait lui donner le courage dont il avait besoin.

Le professeur auxiliaire était un homme blond d'une trentaine d'années. Sa tenue décontractée, son allure de gagnant et son profil classique lui permettaient d'être populaire tant auprès des garçons que des filles. C'était par ailleurs un excellent enseignant. Comme s'il avait eu un pressentiment, il tourna de nouveau la tête en direction de l'élève. C'est alors qu'il aperçut le canon court d'une arme noire pointé sur lui. Pensées obscures, montée d'adrénaline. La rapidité de sa réaction fut saisissante. En deux enjambées, il atteignit la porte, saisit la poignée, mais à cet instant précis, les balles fusèrent en rafale.

En moins d'une seconde, trente-sept coups au total furent tirés.

Plus tard, chaque coup serait soigneusement répertorié : onze balles avaient atteint le professeur auxiliaire dans le dos, trois à la tête et une dans le bras gauche. Tué sur le coup, il s'était écroulé sur le sol. Dix-neuf coups avaient transpercé la porte à plus de deux mètres et demi du sol, preuve que le garçon – peu habitué au maniement des armes et ne sachant pas que sa mitraillette, reculant à chaque tir, entraînait le relèvement du canon – n'avait pas réussi à corriger sa position. Trois balles avaient néanmoins traversé la porte à moins d'un mètre et demi de hauteur. L'une avait poursuivi sa trajectoire et transpercé la main du professeur qui se trouvait dans le couloir. Une autre avait dans sa course arraché un copeau de bois qui était venu s'enfoncer dans son œil droit, entre le globe oculaire et la pommette, ne la blessant toutefois que superficiellement.

Au moment de l'impact, la victime n'éprouva aucune douleur mais fut étourdie. Elle porta instinctivement la main à son œil et retira le morceau de bois. Puis elle fixa sa main d'un air effaré. Souffrant d'hémophobie, elle s'évanouit aussitôt.

Dans la classe, ce fut la panique. Poussant des cris d'effroi, la plupart des élèves tentèrent de s'éloigner du tireur. Un garçon sauta par une fenêtre du fond de la classe restée ouverte. Il eut une chance inouïe, car au lieu de s'écraser sur l'asphalte de la cour, il atterrit sur le toit d'une camionnette qui était en train de livrer des fournitures au secrétariat du collège. Il s'en tira avec un poignet cassé et une méchante égratignure sur la joue. Une jeune fille alla se cacher dans un placard et parvint à fermer la serrure de l'intérieur. Recroquevillée sur elle-même, elle faisait des efforts surhumains pour tenter de maîtriser ses tremblements et ne faire aucun bruit.

Ses camarades s'étaient réfugiés dans l'angle opposé à l'estrade. La plupart assis ou couchés par terre, d'autres agglutinés contre le mur, dans une illusoire tentative pour se protéger d'un tir éventuel. Peu à peu, les cris s'atténuèrent et firent place à des pleurnichements. Tous les élèves avaient les yeux fixés sur le tueur et suivaient d'un air apeuré et consterné les moindres mouvements de son arme. Le garçon s'assit sur une chaise, dans un état de confusion extrême. Il pleurait, lui aussi.

Lorsque son rendez-vous avec la préfète de police fut terminé, Konrad Simonsen retourna à son bureau, son dossier sous le bras. En chemin, il se dit qu'il était finalement satisfait de pouvoir reprendre le travail progressivement et de n'avoir à résoudre qu'une affaire somme toute banale. Même si l'idée était un peu inquiétante, elle le rassurait.

En arrivant dans son bureau, il constata que les dires de sa supérieure étaient exacts. Pendant son absence, le local contigu avait été aménagé en salon. La pièce dans laquelle étaient auparavant entreposés papier, stylos, ordinateurs et écrans usagés avait pris une tout autre allure : murs repeints, moquette au sol, canapé en cuir (certes, vaguement défraîchi), réfrigérateur et machine à café. On y avait aussi installé un téléviseur 50 pouces, sans doute hérité de Poul Troulsen, un de ses collaborateurs récemment parti en retraite. Il remarqua d'abord la table basse rectangulaire, où trônait, à côté d'une cafetière et d'une corbeille de croissants, un énorme bouquet de fleurs. Puis son regard se tourna vers un angle de la pièce et il vit quelques-uns de ses collègues venus l'accueillir. Sa proche collaboratrice, la Comtesse, qui était aussi sa compagne dans la vie, était bien sûr présente. Depuis plus d'un an, ils partageaient d'ailleurs la propriété qu'elle possédait à Søllerød, au nord de Copenhague. En raison de ses problèmes cardiaques, il y avait sa propre chambre au premier étage. Il avait par ailleurs gardé son appartement de Valby. Elle l'accueillit en l'embrassant, fait rare lorsqu'ils étaient au bureau.

— Tu as bien gardé le secret ! lui fit-il remarquer en jetant un regard circulaire sur l'auditoire.

— Eh bien oui, on voulait te faire une surprise. Arne est au téléphone, il sera là dans un instant.

Il serra la main de ses collaborateurs et remarqua soudain la présence de Pauline Berg, qui était aussi (ou du moins avait été) une de ses collaboratrices. C'était la première fois qu'il la revoyait depuis un an. En septembre dernier, Pauline suivait avec ses collègues de la Crim une affaire de meurtre et elle et une autre jeune femme avaient été victimes d'un désaxé qui les avait enlevées et séquestrées dans un bunker près de Hareskov. L'homme avait tué la jeune fille sous les yeux de Pauline,

puis avait abandonné celle-ci sur les lieux du crime en espérant qu'elle allait y mourir. On l'avait retrouvée *in extremis*. Depuis ce drame, il n'avait reçu que des nouvelles sporadiques à son sujet. Il savait qu'elle avait vendu sa maison de Reerslev et acheté un appartement situé au sixième étage d'un immeuble de Rødovre, dans la banlieue sud de Copenhague, et qu'elle y vivait seule. Après son hospitalisation, elle avait souffert pendant plusieurs mois de crises d'angoisse. Elle avait par exemple peur de franchir le pas d'une porte, et autant la présence d'un chat que l'évocation d'une cave pouvait provoquer des crises. Elle avait aussi de terribles sautes d'humeur et supportait difficilement la compagnie d'inconnus, des hommes en particulier, sauf lorsqu'elle prenait elle-même l'initiative. Il réalisa qu'elle avait dû reprendre le travail au cours des dernières semaines et eut soudain très mauvaise conscience. La gestion des ressources humaines n'était certes pas son fort, mais étant son supérieur hiérarchique, il aurait dû être plus attentif au drame qu'elle avait vécu et prendre plus souvent de ses nouvelles. Mais il est vrai qu'il avait eu lui-même sa part de tourments au cours des dernières semaines.

Il la salua aimablement, remarqua ses cheveux courts et le caractère pour le moins informel, pour ne pas dire négligé, de sa tenue. Elle se redressa, lui adressa un sourire triste et presque ironique, suivi d'un haussement d'épaules, qui disait mieux que des mots qu'elle aurait préféré un autre sort. Tout comme moi, se dit-il avant de s'adresser à l'ensemble de ses collègues :

— Merci de votre accueil, et merci pour les fleurs.

Ne trouvant rien à ajouter, il se contenta de proposer d'un air gauche :

— Nous devrions peut-être attaquer ces croissants, ils ont l'air bien bons.

Au même moment, la porte du bureau s'ouvrit et Arne Pedersen entra dans la pièce en courant, le regard noir.

Agrippant Konrad Simonsen par le bras, il s'écria :

— Venez immédiatement ! Il y a une fusillade dans une école à Marmorgade.

De son bras libre, il fit un grand geste à soixante degrés, indiquant la direction diamétralement opposée au lieu du drame.

— Un élève a pété les plombs, il a une arme automatique et tire sur tout ce qui bouge. C'est un massacre!

Lorsque Konrad Simonsen arriva dans la cour du collège, un véritable chaos y régnait. Personne ne semblait avoir la maîtrise de la situation et il était difficile de savoir ce qui s'était passé. Pire encore, en l'absence d'un coordinateur, l'évacuation de l'établissement se déroulait dans un désordre complet. Élèves et professeurs désorientés couraient à droite et à gauche. Quelqu'un avait dû déclencher l'alarme d'incendie et les professeurs avaient probablement cru qu'il s'agissait d'un exercice. Respectant la procédure prévue en la matière, ils avaient fait sortir les élèves dans la cour et tentaient, dans une pagaille indescriptible, de compter le nombre de présents dans chaque classe. Des curieux s'étaient amassés dans la rue, le long de la grille de l'école et les habitants de l'immeuble d'en face s'étaient mis à la fenêtre pour essayer de voir ce qui se passait. Une brigade de policiers était arrivée sur les lieux, mais son intervention semblait elle aussi manquer de cohérence. La plupart d'entre eux paraissaient attendre la suite des événements, le regard tourné vers les salles du troisième.

Konrad Simonsen interrogea d'abord quelques professeurs au hasard, sans obtenir d'information précise. Il eut ensuite plus de chance – une secrétaire avait parlé avec un élève qui s'était échappé par la fenêtre de sa classe. Celui-ci ayant été transporté à l'hôpital, Simonsen dut se contenter de ce témoignage indirect pour appréhender la situation. Il semblait qu'un élève de troisième, un certain Robert Steen Hertz, était arrivé au collège muni d'une arme automatique et avait tiré sur deux professeurs, les tuant sur le coup. L'adolescent était toujours dans la classe située au milieu du bâtiment, et dont les quatre fenêtres donnaient sur la cour. Il y retenait ses camarades en otages, à moins qu'il ne les ait déjà tués.

Si Simonsen n'avait aucune expérience des fusillades en milieu scolaire, il en connaissait parfaitement le mécanisme. Il savait qu'en général, les tueurs perdaient la tête et faisaient tout pour abattre un maximum de personnes, leur seul but étant

de les éliminer toutes. Jetant alors un regard circulaire dans la cour, il frissonna. Si le tireur déclenchait son arme d'une des fenêtres du troisième, il ferait des dizaines de victimes.

Il fallait donc agir vite, prendre les mesures d'urgence qui s'imposaient : faire évacuer la cour, écarter les spectateurs attroupés sur la voie publique, barrer la rue et faire éloigner de leurs fenêtres les habitants de l'immeuble d'en face.

Il donna à Arne Pedersen l'ordre de faire évacuer la rue. *Fais évacuer la voie publique devant le collège, barre la rue des deux côtés*, lui cria-t-il dans l'oreille. Puis il agrippa les policiers et les professeurs qui se trouvaient à proximité et leur donna ses instructions. Tout le monde devait quitter les lieux aussi rapidement que possible mais sans courir, éviter à tout prix de se regrouper devant la grille et s'éloigner de cette rue. Il leur répéta les différents points, puis se précipita vers le milieu de la cour, formant un nouveau groupe, et donna à chacun les mêmes instructions. Un policier lui tendit un mégaphone et l'écho de sa voix vint alors retentir entre les bâtiments. *Sortez dans la rue, éloignez-vous immédiatement! Marchez vite, mais ne courez pas. Les grands s'occupent des petits. Laissez l'entrée dégagée, ne courez pas, ne vous attroupez pas. Servez-vous des bâtons ou des sprays au poivre, mais je veux cette entrée dégagée.* La dernière injonction s'adressait aux policiers présents qui, malgré son manque de clarté, saisirent parfaitement le message. Il répéta une nouvelle fois : *Sortez dans la rue, éloignez-vous immédiatement! Ne courez pas! Pas d'attroupements! Les grands s'occupent des petits. Laissez l'entrée libre, pas d'attroupements devant l'entrée.*

Les ordres furent exécutés, et la situation stabilisée. La cour du collège se vida avec une rapidité incroyable et la rue fut bientôt déserte. Konrad Simonsen lâcha le mégaphone, qui tomba sur l'asphalte et se mit à osciller comme une toupie. Debout au milieu de la cour, Simonsen dut alors penser à sa propre sécurité.

— Il faut qu'on parte, Simon.

La Comtesse se tenait derrière lui. Elle portait un gilet pare-balles et en avait un à la main. Tout en lui parlant, elle avait les yeux rivés sur les fenêtres du troisième.

— La force d'intervention attend quoi bon sang? demanda-t-il. Tu sais quelque chose? C'est pas normal qu'il leur faille

trois plombs pour se mobiliser. C'est bien dans ce genre de situations qu'on...

Elle l'interrompt en posant une main sur son épaule.

— Ils arrivent dans cinq minutes.

Il regarda sa montre et constata qu'il n'était là que depuis dix minutes, mais ces minutes lui avaient paru bien plus longues.

— Il y a encore des élèves dans le bâtiment.

— On va les évacuer par une autre issue. Allez, viens.

Ils quittèrent la cour à pas rapides et il put enfin la questionner :

— Est-ce que tu sais ce qui s'est passé?

— Il y aurait au moins deux tués, deux professeurs. Le couloir du troisième est sécurisé, mais nous n'avons pas le droit d'entrer dans les locaux, ce sont les forces spéciales qui vont s'en charger. Le corps du professeur est toujours devant la porte de la classe. Elle a été touchée à la tête, alors on suppose qu'elle est morte, mais on ne peut rien faire pour l'instant.

— Et les élèves qui sont encore dans la classe?

— Personne ne sait rien sur eux.

— Combien sont-ils?

— Environ vingt-cinq.

Ils se réfugièrent derrière un fourgon de police garé devant l'école. La Comtesse donna à Simonsen le gilet pare-balles qu'elle lui avait apporté. Il l'enfila et constata à son grand étonnement qu'il lui allait parfaitement.

Une certaine confusion régnait encore autour d'eux. Les deux voitures de la force d'intervention qui venaient d'arriver avaient du mal à franchir le barrage de sécurité à la hauteur de Vester Voldgade. Deux ambulances mal garées et une foule de curieux bloquaient en effet le passage. Il tourna brusquement la tête d'un air suffoqué. Derrière lui, une journaliste de *Danemark News* avait ouvert son micro et commentait d'un ton exalté la situation, évoquant les rafales de balles qui allaient de nouveau fuser, et affirmant que personne ne serait en sécurité tant que l'auteur du massacre n'aurait pas été arrêté. Elle aussi s'était recroquevillée derrière le véhicule de police, tandis que le cameraman, toujours debout, filma d'un air stoïque la scène qui se déroulait derrière elle.

Simonsen donna à un policier l'ordre de les éloigner. Puis il demanda à la Comtesse :

- On est sûr qu'il a une arme automatique?
- Non, mais c'est probable.
- Quel bordel!

Le garçon pleurait. Après avoir tué le professeur auxiliaire, il s'était assis dans son fauteuil sur l'estrade, totalement désorienté, incapable d'imaginer la suite du scénario. Il se leva seulement à deux reprises. La première fois, pour se mettre à la fenêtre et inspecter la cour, où les gens erraient de tous côtés, complètement perdus. La deuxième fois, il renversa le bureau, et ce geste totalement infondé sema la panique parmi les élèves qui, comme pour calmer leur peur, se pressèrent encore plus fort les uns contre les autres. Se tenant par la main, apeurés, ils suivaient le moindre de ses gestes les yeux écarquillés. Le garçon se leva, traversa la pièce et vint se poster à deux mètres du groupe. La plupart des adolescents baissèrent la tête, quelques-uns poussant des cris stridents. La scène était pitoyable. Il dirigea son arme en direction d'une élève et lui ordonna de partir :

— Fiche le camp, Maja!

La jeune fille qu'il avait désignée ne comprit pas tout de suite ce qu'il lui demandait. Alors, il répéta son injonction, mais cette fois en criant d'un air désespéré :

— Fous le camp, Maja! Tire-toi!

Puis il retourna vers sa chaise près du tableau en se traînant péniblement et regarda la jeune fille se faufiler à pas lents le long du mur pour atteindre la porte. Elle dut la tirer fort pour pousser le corps du professeur auxiliaire et arriver à sortir. Puis elle glissa sur une mare de sang et fut presque obligée de ramper par-dessus le corps du professeur gisant dans le couloir. Elle se mit à pousser des hurlements sauvages. L'instant d'après, trois de ses camarades tentèrent de la rejoindre, mais le garçon tira en l'air au-dessus de leurs têtes. Les adolescentes poussèrent des cris de terreur et retournèrent en courant à leur place dans le fond de la classe. Pourquoi les avait-il empêchées de s'en aller? Il n'en savait rien lui-même. Peut-être parce que leur fuite constituait

un changement qu'il n'avait pas prévu, une sorte de manque de contrôle. Peut-être parce qu'il les détestait. Il tira une salve en direction du corps gisant devant la porte, mais n'en éprouva aucun plaisir. Il se remit alors à pleurer, souhaitant profondément que ce drame se termine très vite.

Simonsen et la Comtesse s'occupèrent de la jeune fille, qui était venue vers eux en courant. Dans sa fuite, elle avait perdu une chaussure tandis que son jean serré, sa chemise blanche, son visage et sa chevelure blonde étaient maculés de sang. Il fallut aux deux policiers quelques instants pour réaliser qu'elle n'était pas blessée. La Comtesse posa une couverture sur les épaules de l'adolescente. Elle tremblait. De toute évidence, il faudrait l'hospitaliser.

Ils se tenaient à présent derrière le fourgon de la force d'intervention, que l'on avait coutume d'appeler la Golf, bien qu'il s'agisse cette fois d'un Mercedes Vito. Le fourgon était blindé, mais de toute façon ils n'avaient plus à craindre qu'on leur tire dessus depuis les fenêtres. Plus très longtemps en tout cas. Le chef de la force d'intervention venait d'être informé que son tireur d'élite s'était installé dans un des appartements de l'immeuble situé derrière eux. La Comtesse questionna la jeune fille avec douceur :

— Que s'est-il passé? Comment avez-vous réussi à vous échapper?

La jeune fille répondit d'une voix saccadée, et la Comtesse comprit qu'elle n'allait pas pouvoir l'interroger très longtemps.

— Il m'a laissée partir, mais les autres, qui voulaient me suivre, il leur a tiré dessus.

— Des élèves de ta classe ont été abattus?

Elle mit ses mains ensanglantées devant ses oreilles et pencha la tête.

— Il les a tuées de sang-froid, ce psychopathe. Elles n'avaient aucune chance de s'en tirer. Juste parce qu'elles voulaient s'enfuir. De sang-froid.

La Comtesse avait posé son bras sur ses épaules. Elle la berçait doucement. À côté d'elles, le chef de la force d'intervention et Simonsen échangèrent un regard entendu.